

Les portes du souvenir

Elles sont imposantes, surplombant toutes les ombres. Elles sont effrayantes, jusqu'à intimider les monuments adjacents. Elles sont célèbres dans le village et rayonnent au-delà, tout autour. Leur réputation n'est plus à faire, tous les autochtones terriens sont venus les voir, de loin. Elles sont à l'origine de conduites ordaliques, chacun s'en est déjà approché comme pour ressentir le frisson du danger parcourir la colonne vertébrale mais a rapidement veillé à s'en écarter, comme par crainte d'être englouti, comme si elles risquaient d'absorber quiconque serait venu les provoquer de trop près. La légende dit que derrière le marbre se cacheraient des abîmes. Personne n'en étant revenu, personne ne peut l'attester ou l'infirmier.

À côté de la peur qu'elles suscitent, elles représentent le courage. Il en faut pour les franchir. Elles incarnent également l'espoir. La possibilité d'un renouveau. L'avenir. Elles cristallisent l'oubli, le figent, font naître l'amnésie. Le présent est un passé en marche. Le futur est un présent qui court. Quiconque les franchit ne court pas. Il s'agit d'un processus lent, d'un choix réfléchi. Il est le fruit d'une démarche sincère et authentique. L'autorisation de les traverser n'est pas délivrée à tout le monde. La mémoire du demandeur doit être meurtrière, poison et remède. La vitesse du monde ne permet pas d'évacuer les souvenirs des concernés. Ils demeurent des résidus jamais dégradés, comme des eaux usées emprisonnées dans des marécages boueux.

Il existe deux catégories de personnes. Il y a les heureux nostalgiques qui cohabitent sereinement avec les souvenirs. Pour eux, la nostalgie est un ballon gardé précieusement au chaud et chéri. Le temps est l'ennemi de la tristesse qui ressemble à une délicate poésie. Le temps normalise la peine, la rend plus acceptable, l'adoucit, la sublime, risque même de la détruire. Plus le temps passe et plus la tristesse risque de s'évanouir. Sentant que celle-ci s'éloigne, ils font tout pour la retenir, hissant ainsi le spleen au rang de beauté suprême.

Pour d'autres, les rappels tonitruants du passé incarnent une horreur quotidienne.

Pour être éligible à passer les portes titanesques, les souvenirs doivent être tellement intacts et installés dans l'encéphale qu'ils sont susceptibles d'être réactivés par chaque événement. Par chaque son, par chaque image, par chaque odeur, chaque visage. Ils se rappellent à vous puis s'emparent de votre esprit, s'enrôlant autour de l'être comme un drap souillé. La scène est rejouée. Le film défile à nouveau. Impossible d'oublier. Les affects dépressifs sont figés, déteignant sur le reste, assignant au rang d'échec un futur pas encore né.

Léonie est éligible. Elle se souvient toujours de tout. C'est bien le problème, elle n'oublie jamais rien. Les souvenirs s'accumulent, s'entrechoquent et se bousculent. Ils s'entassent comme un mille-feuille que le cortex ne grignote pas mais stocke pour chaque future saison. Jamais ils ne laissent à son âme répit ou repos. Ils la réveillent sans cesse, la caressent puis la blessent. Finalement, la mélancolie, c'est un peu comme une éponge qui essuie et absorbe les souvenirs du passé puis les essore dans le présent. Ça mouille les yeux ensuite. La peau fine et translucide sous ses orbites est irritée à force d'avoir été inondée.

Léonie avait entendu parler des portes mais elle n'avait jamais songé devoir y avoir recours un jour. Elle n'aurait pu anticiper le séisme émotionnel qui allait secouer sa quiétude. Pour être autorisé à franchir les portes, le quotidien doit être remué depuis au moins trois ans. Les souvenirs doivent déteindre sur la routine à tel point qu'ils finissent par l'handicaper. Le cours normal de la vie doit être affecté, infecté par le venin des souvenirs délétères. Une fois les conditions d'éligibilité réunies, il faut remplir le formulaire et noter les souvenirs à supprimer de la mémoire, les sensations à effacer.

Avant, Léonie adorait écouter cette chanson. Elle se répandait agréablement dans ses oreilles chatouillées par les sonorités élégantes et harmonieuses. Avant, elle adorait déambuler dans ces ruelles lustrées et capter la vive lumière, s'abreuver de chaque nuance. Avant, elle adorait s'arrêter manger un bout dans cette petite brasserie qui ne paie pas de mine mais délivre un pain à la mie exquisite. Avant, elle adorait regarder les

gens, immobile face à l'agitation, contemplative devant les déambulations. Avant, elle adorait cette robe recouverte de fleurs violettes, bleues et jaunes. Elle l'aimait sur son corps, gracieusement mis en valeur sous la matière aérienne. Avant, elle aimait aller au théâtre et avoir une bonne excuse pour laisser jaillir les émotions en excédent dans son hypothalamus agité.

Avant, elle aimait cette chanson, cette rue, cette adresse, cet habit et cette activité. Elle les aimait passionnément, surtout quand il était à ses côtés.

Et puis un jour, il l'a quittée.

Léonie a tout jeté. La robe fleurie, l'album, les cadeaux, les lettres, les photos, les habits oubliés par inattention et négligence. Elle a tout jeté. Sauf les souvenirs, impossibles à déloger. Le sommeil n'a pas pu jouer le rôle d'échappatoire. Les médicaments étaient un refuge temporaire. Le somnifère est une forme de faux lit. Même calfeutrée sous ses draps trempés de larmes et de sueur, elle était engluée dans les arrêts sur images, comme cadencée par sa propre pensée.

Léonie a quitté l'appartement qu'ils occupaient, espérant que les souvenirs se dilueraient dans le nouvel espace choisi et intronisé, jusqu'à atteindre l'érosion. Rien à faire. Elle avait choisi un quartier très loin du studio de Tom, pour être certaine de ne plus le croiser. Pourtant, elle l'avait aperçu en compagnie d'une jolie brune à son bras, dans un secteur qu'il ne fréquentait habituellement pas. Tout la ramenait à lui. Tout lui rappelle son regard, son allure, son sourire et son rire. Sans même le chercher, partout il demeure. Il est là, il occupe et habite l'espace, la matière et les sons qui l'entourent.

Léonie a tout jeté. Elle a pensé à se jeter du haut de l'immeuble, elle aussi, pour éteindre les bruits dans sa tête, pour cesser d'y penser en boucle. Un rayon de soleil matinal l'en a empêchée. Jaillissant des ténèbres, l'aurore triomphe toujours. L'espoir aussi.

Léonie a rempli le formulaire, indiquant les souvenirs à extraire. Tous ceux où

apparaît Tom sont à éradiquer de sa mémoire. La rencontre, les premiers émois, le premier baiser, la première fois, les premiers voyages et premiers plaisirs. Les premiers différents et empoignades. Les baisers sans saveur sucrée mais habités par le goût âcre de l'amertume suite à une dispute mal digérée. Tout sera effacé, comme si Léonie ne l'avait jamais rencontré. Comme s'il n'était jamais entré dans sa vie. Léonie a reçu une réponse positive à sa demande. Quand elle a reçu l'enveloppe, elle n'a pas compris tout de suite de quoi il s'agissait. Elle était cachetée avec un sceau rouge pourpre. En l'ouvrant, elle a découvert les lettres en italique dansant sur le papier et l'invitant à se délester du poids de l'inquiétude. Tout se passerait pour le mieux, il n'y avait rien à craindre à part peut-être d'aller mieux.

L'autorisation nominative ne fait l'objet d'aucune publicité, d'aucune diffusion dans le village. Certains se croisent sans savoir qu'ils se connus un jour. Ils l'ont oublié. Léonie ne connaîtra pas non plus les deux autres personnes admissibles qui l'accompagneront ce jour-là.

Le passage se fait toujours au coucher du soleil, loin de l'ébullition méridienne de la ville. Léonie reprendra sa vie psychique là où elle l'avait laissée avant de le rencontrer. Son cerveau sera disponible à une nouvelle rencontre. De nouveau prêt à aimer.

Léonie a vérifié dans son portefeuille si elle n'avait pas oublié de jeter une dernière photo oubliée par mégarde. Elle a regardé les deux autres personnes autorisées à passer, se questionnant sur la raison de leur présence. Quels souvenirs individuels insupportables les conduisaient à envisager collectivement cette solution irréversible ? Léonie a reculé, craignant de se tromper. N'y avait-il pas de remède plus doux, d'antidote moins radical ? Léonie a reculé encore, songeant au caractère définitif de sa démarche. Elle ne pourrait plus faire marche arrière. Puis Léonie a repensé à lui, encore. Un énième souvenir a séquestré son âme, transpercée par les aiguilles du chagrin. Il lui avait fait trop de mal, elle ne pouvait plus cohabiter avec le fantôme de sa présence dans sa tête. Il fallait aller de l'avant.

Léonie et les deux autres êtres demandeurs de l'oubli irrévocable ont patienté

quelques minutes. Un groupe précédent constitué de trois personnes venait de franchir les portes et d'enjamber une partie de leur vie qu'ils souhaitaient écraser jusqu'à la réduire en poussières, la réduire à néant.

Quand la musique faisant office de signal a retenti, les trois protagonistes dans l'attente se sont regardés, fébriles et impatients. Ils ne pouvaient identifier clairement ce qu'ils ressentaient tant les sentiments se confondaient entre eux. Léonie a demandé un dernier court instant. Elle s'est isolée. Des larmes ont roulé sur ses joues rougies, les dernières larmes pour lui. Des larmes de tristesse, des larmes de nostalgie. Ce ne sera pas seulement un trait tiré sur cette parenthèse de sa vie, ce sera comme si elle n'avait jamais eu lieu. Comme si elle n'était jamais advenue. Léonie n'aura jamais rencontré Tom dans cette petite brasserie à la mie de pain délicieusement fondante. Tom ne sera jamais venu l'aborder devant son sourire à en faire fondre plus d'un. Léonie et Tom ne seront plus rien, ensemble. Ils existeront individuellement, comme avant.

Derrière les portes, trois individus viennent d'oublier. Les filaments de souvenirs se sont échappés de leur crâne. La première, une dame âgée de 70 ans, ne pensera plus à la douleur causée par la perte de son animal, douleur dont elle ne s'est jamais remise. Elle prendra un nouveau compagnon canin pour étancher sa solitude une fois les portes traversées.

Le second, un homme d'une trentaine d'années, ne pensera plus à la femme qu'il aime, qu'il a quitté quelques années auparavant de crainte de ne pas être à la hauteur. Abandonnique dans l'âme, il s'était mis en tête de provoquer la rupture pour fuir le bonheur. Un bonheur qu'il croyait fugace. Alors il cumulait les distractions éphémères pour ne plus penser à l'unique femme qu'il avait aimé.

Enfin, la troisième voulait oublier un épisode traumatique de son enfance. Elle n'en pouvait plus d'être réveillée par les cris stridents qu'elle avait émit alors qu'elle n'était qu'un chérubin innocent. Il fallait annihiler ce souvenir pour empêcher la réminiscence nocturne habituelle.

Une fois que le groupe précédent en eut terminé, ce fut au tour du second. Léonie

respira un bon coup. Il n'y avait personne pour les accompagner dans cette aventure, seule la musique guidait leurs actions et les invitait à s'arrêter ou à s'élaner. Une valse lente de Chopin s'échappa du haut des portes. Celles-ci s'ouvrirent, dégageant un épais brouillard. Léonie et les deux comparses avancèrent dans la brume cotonneuse, incertains mais confiants.

Les trois ombres furent coincées quelques brèves et interminables secondes dans l'espace-temps. Un cyclone happa chacune d'entre elles. Soudain, le flou se dissipa et Léonie aperçut la rue. Elle se sentait sereine et légère. Sa silhouette flotta dans l'air, comme déchargée d'un poids envahissant. Elle fut traversée par un tressaillement de bonheur sans pouvoir l'imputer à quoique ce soit. Elle se sentait seulement bien. Même si la nuit était tombée, elle n'était pas fatiguée, n'avait aucune envie de s'assoupir. Léonie voulait simplement s'émerveiller devant la beauté nocturne de cette rue endormie. Elle aperçut de la lumière dans une petite boutique encore ouverte malgré l'heure tardive et y entra. Il s'agissait d'un petit bar, qui servait encore quelques viennoiseries. L'odeur de la brioche chaude chatouilla son odorat. Elle prit place sur une chaise haute en bois et commanda un chocolat chaud dans lequel tremper son croissant doré.

Elle s'est saisie du journal abandonné sur la table d'à côté, daté du 17 février. En tournant la page, elle sentit un regard posé sur elle mais n'osa lever la tête pour voir d'où il provenait. Léonie était timide et le resterait. Alors elle plongea sa tête dans ses épaules, comme pour se protéger d'un regard inquisiteur ou persistant. Quelques secondes plus tard, elle eut la sensation qu'une personne se tenait maintenant derrière elle. Elle se tourna et découvrit un charmant jeune homme aux yeux en amande. Il sourit, dévoilant deux jolies fossettes sur le bas de ses joues légèrement écarlates. Il s'excusa de l'importuner, mais il se devait de dire à Léonie combien il la trouvait belle. Elle sourit poliment et demanda qui elle devait remercier, cherchant à connaître le nom de cet admirateur anonyme.

- Tom. Vous pouvez m'appeler Tom.

Le chocolat chaud se refroidissait lentement. Le lait écrémé semblait tourner dans

la tasse, créant de petits ronds blancs, comme le sillage opalin laissé par le passage d'un bateau, jusqu'à atteindre un joli cercle presque parfait ressemblant à une boucle ou une spirale.